

NOEL JOUR 2023 B

Première lecture : Is 52,7-10

Psaume responsorial : 98(97)

Deuxième lecture : He, 1,1-6

Evangile : Jn 1,1-18.

De la petitesse à la grandeur

En quémandant votre indulgence et en vous demandant d'avance de ne pas vous laisser choquer par mes propos, j'entrevois sérieusement la possibilité d'éclairer le Mystère de Noël, qui est un mystère de naissance, par le Mystère de la mort du Seigneur.

Parmi les railleries adressées à Jésus sur la croix, on peut relever celle provenant des Grands-prêtres, alliés aux Scribes et aux Anciens : *il a sauvé les autres, il ne peut se sauver lui-même* (Mt 27,42). Si ces moqueurs s'étaient souciés de connaître la vérité des faits, ils auraient dit : "il ne s'est pas sauvé lui-même parce qu'il voulait sauver les autres". Et c'est là que la mort de Jésus nous interpelle et nous édifie du fait que quelqu'un se fait petit, s'humilie et s'anéantit pour sauver les autres !

Toujours est-il que Jésus a fini comme on sait. A propos de cette fin, il vaut la peine d'évoquer un geste qui la marque : *Joseph d'Arimatee, membre notable du Conseil, ... ayant acheté un linceul, descendit Jésus, l'enveloppa dans le linceul et le déposa dans une tombe* (Mc 15,43.46). Ce geste final de Joseph d'Arimatee semble trouver un certain écho dans le geste de Marie à Bethlehém : *Marie enfanta son fils premier-né, l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche* (Lc 2,7). Les deux gestes se trouvent aux antipodes de l'existence humaine de Jésus, toutefois, le parallèle entre eux peut se reconstituer non seulement au niveau langes-linceul, mais surtout au niveau de la situation de faiblesse qui caractérise les deux extrémités de la vie, la naissance et la mort. Jésus en croix atteint le maximum de fragilité, d'humiliation et d'humilité, comme Jésus dans la crèche épouse la situation humaine la plus précaire, celle de l'enfant, dépendant en tout et pour tout des parents. Or, c'est bien cet enfant-là que nous célébrons à Noël ! Cela pourrait comporter pour nous quelque chose de décevant : on attend le Tout-Puissant et il vient comme un bébé, on le conçoit comme extraordinaire, et il s'insère dans le quotidien, on voudrait prendre appui sur lui, et il ne peut tenir debout sans nous, on attend

qu'il nous apporte l'amour et c'est lui qui nous en demande. Les bergers sont en position d'être également déçus : on leur annonce *une bonne nouvelle, grande joie pour tout le peuple, la naissance d'un Sauveur, du Messie, du seigneur*, mais que voient-ils ? – une accouchée avec son bébé, en compagnie de son homme.

Avec tous ces éléments, nous pouvons formuler notre embarras devant l'Enfant de Bethlehem : "pourquoi le Dieu Puissant choisit-il de se manifester dans la faiblesse" ? Pas même dans sa propre faiblesse qui serait plus forte que nous (1 Co 1,25), mais dans la faiblesse de notre nature humaine. Si nous les hommes n'aimons pas la faiblesse parce qu'elle n'est pas sécurisante, et si au contraire Dieu la choisit pour nous sauver, qui de nous est le plus sage pour réaliser le projet du salut ?

Il apparaît que celui qui choisit la force, c'est celui qui en a besoin parce qu'il n'en a pas, et celui qui opte pour la faiblesse est celui qui n'a pas besoin de force ou celui dont la faiblesse est force. Et c'est cela qui est typique de Dieu. De la faiblesse de Dieu jaillit pour nous *la force du salut*, et l'on ne s'étonne pas que Dieu se montre toujours du côté du faible. C'est ainsi que se justifie le choix de son peuple Israël, une nation minuscule et insignifiante, de préférence aux grandes Puissances du temps. Et même quand Dieu s'avise de chercher un roi pour son peuple, il le prend parmi le plus petit des candidats, comme dans le cas de David. Et l'on comprend qu'à l'accomplissement des temps, Dieu ne se manifeste pas par *feu ardent, obscurité, ténèbres, ouragan, bruit de trompette, et clameur de paroles* (He 12,18), mais par l'Enfant de Bethlehem, *médiateur d'une alliance nouvelle* (He 12,24).

Depuis sa naissance jusqu'à sa mort, Jésus le Messie nous dévoile le précieux mystère où Dieu tire la grandeur de la petitesse, la force de la faiblesse.

En cherchant à approfondir le mystère, nous sommes amenés à reconnaître que notre langage n'est pas approprié quand nous pensons que dans l'Enfant de Noël, Dieu est petit et faible. Dieu sera toujours grand et fort. Là où nous voyons petitesse et faiblesse, c'est justement là que Dieu déploie la force, celle précisément de l'amour. Il apparaît que toute la force de Dieu, ainsi que son Être, consiste dans l'amour et, dans l'Enfant de Bethlehem, cet amour se traduit par *la force qui nous sauve*. La force de Dieu est au service de son Amour et son Amour nous sauve par sa force.

Là où Dieu entre en opposition avec l'homme, ce n'est pas sous le rapport de fort et de faible, mais sous celui d'aimer ou de ne pas aimer. Pendant que Dieu met sa force à aimer au

point de ne pas hésiter à apparaître comme un faible, l'homme met sa faiblesse à haïr le prochain. Effectivement, haïr est une faiblesse, un manque, et plus fort vous haïssez, plus faible vous devenez. Ce que l'Enfant de Noël enseigne à l'humanité, c'est de ne se targuer de force que dans l'amour. Malheureusement, l'homme s'égare en s'imaginant que sa force réside dans ses biceps et triceps brachiaux qu'il dénude volontiers aux yeux du faible pour le menacer et l'anéantir.

Chrétien, tu comprendras quelque chose du Mystère de Noël si tu te convaincs qu'aimer est la plus grande force, que Dieu est fort parce qu'il est Amour et que la force physique qui écrase n'est que faiblesse.